

Nationalisme et racisme

Michel Wieviorka

Number 20, 1993

Ethnicité et nationalismes. Nouveaux regards

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002196ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002196ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Wieviorka, M. (1993). Nationalisme et racisme. *Cahiers de recherche sociologique*, (20), 169–181. <https://doi.org/10.7202/1002196ar>

Article abstract

This article first argues for the association of the categories of nationalism and racism, rather than those of nation and race. It then constructs theoretical frameworks for the respective analyses of nationalism and racism. It then proposes to analyse the relationship between nationalism and racism, emphasizing the respective risks of too general or over-hasty theorizations.

Nationalisme et racisme

Michel WIEVIORKA

Il est rare qu'on traite du racisme dans les ouvrages consacrés à la question nationale, et c'est alors généralement de façon marginale. Très différemment, les auteurs qui traitent du racisme évoquent couramment le nationalisme et la nation. Aussi plate qu'elle puisse paraître, cette remarque introductive présente l'intérêt de nous aider à construire le cadre conceptuel à l'intérieur duquel nous pourrions mettre en relation les deux catégories qui nous intéressent ici, ne serait-ce qu'en suggérant de partir du nationalisme pour aboutir, dans l'analyse, au racisme.

Encore faut-il que ces catégories appartiennent à un ensemble théorique cohérent : race ou racisme, nation ou nationalisme? Parler de race, d'un point de vue sociologique, ce n'est évidemment pas reconnaître l'existence de supposées races humaines, c'est constater qu'il existe, dans le vocabulaire du sens commun, et dans la pratique sociale, des groupes définis comme tels, par eux-mêmes (autoracisation) ou par d'autres (hétéroracisation), la production sociale d'une telle définition appelant elle-même analyse. De même, parler de nation, pour le sociologue, ce n'est pas s'efforcer, à l'instar par exemple d'un Staline, de dresser la liste des caractéristiques objectives (langue, culture, etc.) dont la coprésence autorise à affirmer qu'on a affaire à une telle entité, c'est examiner, comme le propose par exemple Dominique Schnapper, une forme politique qui transcende les différences entre populations "en les intégrant en une entité organisée par un projet politique commun", la nation créant "un espace politique, donc juridique, administratif et social, à l'intérieur duquel sont réglés les relations, les rivalités et les conflits entre les individus et les groupes"¹.

Une nation peut inclure, dans la définition qu'elle donne d'elle-même, des éléments qui renvoient à l'idée de race. Les processus historiques à travers lesquels elle ne cesse de s'élaborer et de se maintenir peuvent en effet en appeler à la race, par exemple pour marquer les frontières de l'espace qui la constitue.

Mais les catégories de race et de nation tendent à objectiver des formes de la vie sociale, elles désignent des entités, bien plus qu'elles ne permettent de rendre compte de la subjectivité de ceux qui appartiennent à ces ensembles, et de l'action qui transcrit éventuellement cette subjectivité en discours et en conduites. C'est

¹ D. Schapper, *L'Europe des immigrés*, Paris, François Bourin, 1992, p. 17.

pourquoi il est préférable de procéder à partir de catégories qui appartiennent au registre d'une sociologie de l'action, et qui rendent compte de la conscience, de l'identité subjective de ceux qui parlent race et nation: la question qui nous occupe est celle du racisme et du nationalisme, bien plus que celle de la race et de la nation. Traiter du nationalisme n'impose guère d'envisager le racisme, alors que l'inverse est moins vrai: cette remarque suggère d'éviter d'associer trop rapidement ces deux types d'action, et nous engage à rejeter tout déterminisme qui postulerait une relation automatique de l'un vers l'autre, comme si le nationalisme ne pouvait que déboucher sur le racisme. mais elle invite aussi à examiner les conditions du passage de l'un à l'autre, elle donne à penser que ce passage, s'il n'est pas inéluctable, est toujours virtuel, ce qu'Étienne Balibar exprime fort bien lorsqu'il explique que le racisme est un supplément inclus dans tout nationalisme, et susceptible d'en surgir pour le prolonger, l'excéder et le transformer². Ce qui apporte une formulation du problème très supérieure aux formules brutales qui affirment que "nation n'est pas synonyme de race"³ (Renan), ou, à l'inverse, que "l'individu est écrasé par la race, et n'est rien, La race, la nation sont tout" (Lapouge)⁴.

1 L'espace théorique du nationalisme

Les expériences historiques où le nationalisme est en cause s'organisent à l'intérieur d'un espace théorique bipolaire que les sciences sociales ont depuis longtemps reconnu en proposant toute sorte de couples d'opposition. C'est ainsi qu'il est classique de distinguer la conception dite française, selon laquelle la nation est un "plébiscite de tous les jours", et la conception dite allemande, qui insiste sur l'unité historique et culturelle de la nation et sur l'appartenance organique, *volkisch*, de chacun de ses membres au même peuple. D'un côté, la référence au sol et à la citoyenneté, de l'autre celle à la culture et au sang, d'un côté Renan, pour reprendre la présentation proposée par Louis Dumont, de l'autre, Herder et Fichte⁵ — ce qui, comme le montre Alain Renaut, est une élaboration qui radicalise de manière excessive l'opposition entre ces auteurs et les logiques qu'ils incarnent⁶.

Une variante de cette bipolarité consiste à opposer le nationalisme dans ce qu'il a de strictement politique et dans ce qu'il a de culturel et de références à l'histoire.

² É. Balibar et I. Wallerstein, *Race Classe, Nation. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1989.

³ É. Renan, *Nouvelle lettre à M. Strauss, Œuvres complètes*, Paris, Calmann-Lévy, 1947, p. 458.

⁴ G. Vacher de Lapouge, *L'Aryen. Son rôle social*, Paris, Albert Fontemoing, 1899, p. 511, cités par P.-A. Taguieff, *Théories du nationalisme*, Paris, Kimé, 1992, p. 77 et 90.

⁵ L. Dumont, *Essais sur l'individualisme*, Paris, Seuil, 1987.

⁶ A. Renaut, "Logiques de la nation", dans Gil Delannoï et P.-A. Taguieff (dir.), *Théories du nationalisme, op. cit.*, p. 28-46.

À la limite, certains nationalismes sont obsédés par l'idée d'un État indépendant, avec tous ses attributs, armée, diplomatie, monnaie, etc., sans grand effort pour promouvoir une langue ou une culture, d'autres à l'inverse, semblent pouvoir se passer d'un État et s'accommoder par exemple d'une logique de diaspora. "Maudit soit l'État, il tuera la nation", nous a dit un jour, citant Kazantzakis, un militant occitaniste avec qui nous menions une intervention sociologique sur son mouvement⁷.

Une autre formulation de cette bipolarité peut être obtenue à partir de l'image du couple modernité-tradition. Pour certains auteurs, influencés en fait avant tout par l'histoire des sociétés occidentales, et surtout européennes, le nationalisme constitue un élément central de la modernité. À partir du moment où ces sociétés s'engagent dans la révolution industrielle et se complexifient, explique par exemple Ernest Gellner, il leur faut unifier culturellement de vastes espaces économiques, ce qui passe par la mise en place d'un système d'éducation nationale et l'appel à une culture commune homogène qui broie les cultures locales traditionnelles, ou en tout cas les affaiblit. Le nationalisme, dans cette perspective qui rend relativement bien compte de l'Europe à l'époque moderne, est une force centrale de modernisation, même si, note Gellner, il se présente idéologiquement comme l'inverse⁸.

Mais ce point de vue, qui s'inscrit dans une tradition intellectuelle à laquelle appartiennent aussi les théoriciens du "Nation-building", comme Stein Rokkan, ou un auteur aussi important que Karl Deutsch⁹, risque vite d'être ethnocentrique et anachronique, et ce n'est pas se faire piéger par l'idéologie des nationalistes que de constater qu'il existe aussi des nationalismes qui se constituent comme une force de résistance à la modernisation et en des termes hostiles à la modernité. Ce phénomène est peut-être secondaire dans l'Europe occidentale du XIXe siècle, et jusqu'aux années soixante ou soixante-dix de ce siècle, mais même là, il apparaît, par exemple, chaque fois que des élites traditionnelles se sentent menacées par l'urbanisation et l'industrialisation et ne peuvent ou ne veulent pas y participer. Le nationalisme s'alimente alors d'un certain romantisme, il en appelle à l'image d'un âge d'or rural et dénonce la pénétration étrangère du capitalisme, les capitaines d'industrie comme les ouvriers, ce qui fut par exemple un élément important dans l'évolution de la conscience nationale polonaise à la fin du 19e siècle¹⁰. Et partout ailleurs, dans le monde, les nationalismes se sont construits sur des bases qui pouvaient associer des références positives à la modernité, à des appels différentialistes qui lui étaient hostiles. Dans cette perspective, qui pourrait

⁷ A. Touraine, F. Dubet, Z. Hegedus et M. Wiewiorka, *Le pays contre l'État*, Paris, Seuil, 1981.

⁸ E. Gellner, *Nations et nationalisme*, Paris, Payot, 1989.

⁹ S. Rokkan et al., "Nation-building", *Current Sociology*, no 3, 1971, p. 19; K. Deutsch, *Nationalism and Social Communication. An Inquiry into the Foundation of Nationality*, Cambridge, MIT Press, 1969.

¹⁰ J. Marcus, *Social and Political History of the Jews in Poland 1919-1939*, Berlin, New York, Amsterdam, Mouton, 1983.

rejoindre les analyses d'Anthony Smith sur "l'*ethnic revival*"¹¹, mais aussi s'appuyer sur l'idée de liens "primordiaux" fondant la nation ou l'ethnicité¹², le nationalisme non moderne ou anti-moderne est adossé sur d'anciennes traditions, il procède d'appartenances définies par le sang, la race, la langue, la religion, les coutumes enracinées au plus profond de l'individu, mais qui peuvent aussi être réactivées et même bricolées, retrouvées et aménagées à travers un processus idéologique devant lui-même beaucoup à la modernité. Il résulte alors plutôt de la crise ou de l'échec de l'acteur à entrer ou se maintenir dans la modernité. On a de ce phénomène une illustration importante avec la nutation du nationalisme arabe depuis l'échec de Nasser et la décomposition des idéologies marxistes-léninistes héritées des Lumières occidentales, si prégnantes dans les années soixante et même soixante-dix, et qui ne cessent de céder du terrain au profit d'un islamisme qui se combine à une identité nationale arabe (ou autre) pour forger des discours et des pratiques de rupture.

Mais quoi qu'il en soit, et même s'il invente ses traditions, ce nationalisme fermé, qui combine souvent exemplarité et violence pour mieux affirmer la rupture et la différence, définit un pôle opposé à celui décrit par les auteurs associant la modernité, ou la modernisation, et le nationalisme.

Il est possible de proposer d'autres représentations de couples d'opposition, dont on trouvera par exemple chez Dominique Schnapper ou Gil Delannoi des présentations particulièrement suggestives¹³. En fait, ces divers couples se ressemblent, plus qu'ils se distinguent, et l'essentiel est dans l'usage qu'on en fait.

Une première erreur serait ici d'exclure, au sein d'un couple d'opposition, un des deux termes au profit de l'autre ; certaines expériences historiques sont manifestement dominées par un pôle, ou par l'autre, mais la plupart du temps, les deux pôles sont présents, et en tension.

Une deuxième erreur serait d'adopter une perspective évolutionniste, ou historiciste, de postuler un sens de l'histoire qui ferait, par exemple, du nationalisme une composante de la modernité au moment et dans les lieux de sa formation, puis une force qui s'en détacherait pour devenir de plus en plus antimoderne au fur et à mesure qu'on s'éloigne de ce moment et de ces lieux — ou l'inverse.

¹¹ A. Smith, *Theories of Nationalism*, London, G. Duckworth & Co., 1971; *The Ethnic Origins of Nations*, Oxford, New York, Basil Blackwell, 1987.

¹² Notamment E. Shils, "Primordial, Personal, Sacred and Civil Ties", *British Journal of Sociology*, juin 1957 ; C. Geertz, "The Integrative Revolution. Primordial Sentiments and Civil Politics in the New States", *Old Societies and New States*, C. Geertz (dir.), Londres, The Free Press of Glencoe, 1963, p. 105-157.

¹³ D. Schnapper, *La France de l'intégration. Sociologie de la nation en 1990*, Paris, Gallimard, 1991 ; G. Delannoi, "La théorie de la nation et ses ambivalences", *Théories du nationalisme*, op. cit., p. 9-14.

En réalité, l'image d'une bipolarité de l'espace du nationalisme constitue un outil d'analyse sociologique permettant d'examiner des expériences historiques dont chacune, premièrement, occupe cet espace selon une configuration spécifique et, deuxièmement, est susceptible de variations considérables.

Un exemple peut nous permettre d'illustrer concrètement ce point de vue, celui du nationalisme basque tel qu'il a été mis en forme par l'ETA depuis la fin des années cinquante. Ce nationalisme, pendant toute la période de la dictature franquiste, a conjugué l'appel à la libération nationale, et donc à l'indépendance, à une action culturelle cherchant à sauver la langue basque et à maintenir vivantes la mémoire historique et les traditions communautaires basques. Avec la transition démocratique, une importante autonomie politique a été accordée aux provinces basques, et l'affirmation culturelle et historique n'a plus rencontré d'obstacles politiques. Dès lors, ces deux faces du nationalisme basque se sont chacune transformées, et des tensions se sont exacerbées, sur le versant politique, entre logique de l'autonomie et logique de l'indépendance, sur le versant culturel, entre les tenants d'une affirmation radicale et ceux qui s'estiment satisfaits par la nouvelle situation. Et surtout, le nationalisme culturel a semblé se dissocier d'un nationalisme politique conduisant à des violences de plus en plus terroristes et aveugles¹⁴.

2 L'espace du racisme

Tournons-nous maintenant du côté du racisme, là aussi avec le souci d'introduire des éléments de différenciation analytique. Nous laisserons de côté la distinction qui porte sur les niveaux du phénomène, et en particulier sur ceux que constituent d'une part le racisme politique, structuré idéologiquement par des forces politiques, des parties, et, à la limite, un État, et d'autre part le racisme infrapolitique, éclaté, et dont les diverses expressions, au sein d'une même expérience historique, semblent sans unité aussi longtemps qu'elles ne sont pas intégrées par un discours ou des projets politico-idéologiques¹⁵; nous laisserons également de côté une autre distinction pourtant utile, qui oppose les expressions classiques du racisme, "flagrantes" disent les spécialistes anglo-saxons, de ses expressions contemporaines, souvent plus prudentes, "subtiles", depuis que le phénomène est dénoncé et combattu par la puissance publique, ou par des mouvements antiracistes, considéré comme délictueux ou criminel ou tout simplement honteux et non assumable dans une démocratie. De même, nous ne développerons pas la distinction, empirique, qui permet de décomposer le racisme en autant de formes élémentaires — discrimination, ségrégation, violence, doctrines, préjugés, idéologies.

¹⁴ M. Wiewiorka, *Sociétés et terrorisme*, Paris, Fayard, 1988.

¹⁵ M. Wiewiorka, *L'espace du racisme*, Paris, Seuil, 1991.

L'essentiel ici, en effet, est de reconnaître l'existence non pas de deux racismes, amis de deux logiques du racisme, que la sociologie a su déceler depuis longtemps, avant même que le terme de racisme soit introduit dans notre vocabulaire, chez Tocqueville, par exemple, lorsqu'il indique que l'inégalité dont souffrent les Noirs dans les États du sud des États-Unis est différente de la ségrégation qui se profile pour eux dans le Nord, où ils bénéficient d'une plus grande égalité¹⁶.

La première logique est celle de l'infériorisation. Elle accorde au groupe racisé une place dans la société, mais à deux conditions : les membres de ce groupe doivent être situés au plus bas de l'échelle sociale, confinés dans le travail pénible, être les plus exploités des travailleurs ; ils doivent aussi être le moins visible possible, ne pas apparaître par exemple dans la presse, sinon sous l'aspect de la saleté, de l'ignorance ou de la criminalité.

La deuxième logique du racisme est celle de la différenciation. Le groupe racisé doit ici être tenu à l'écart, exclu, ségrégué, et à la limite, expulsé voire détruit. Il n'a pas sa place dans la société, il est considéré comme une menace pour sa culture ou pour son économie, il porte atteinte à l'homogénéité du corps social, à sa pureté.

Ces deux logiques doivent être distinguées analytiquement¹⁷, mais elles ne définissent pas deux racismes, car dans la pratique, elles sont presque toujours associées, selon des modalités qui peuvent varier considérablement, non seulement d'une expérience historique à une autre, mais au fil même de l'évolution d'une même expérience. Une pure logique d'infériorisation aboutit à la dissolution du problème racial dans l'exploitation ou l'exclusion sociale, comme le montre William Wilson à propos des Noirs américains, qui sont, selon ses mots, de vrais désavantagés¹⁸; une pure logique différentialiste signifie la séparation des cultures, la fermeture communautaire sans communication d'un groupe à un autre, et sans espace concret, par conséquent, pour des conduites racistes qui ont besoin, pour se déployer, d'un minimum de contacts ou de coprésence du groupe raciste et du groupe racisé.

3 Du nationalisme au racisme

Nous pouvons maintenant commencer à mettre en relation nationalisme et racisme, c'est-à-dire étudier le passage de l'un vers l'autre. Effort difficile, tant les premières hypothèses qui viennent spontanément à l'esprit s'avèrent fragiles et vite démenties par le test que constitue leur application à diverses expériences concrètes.

¹⁶ A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Flammarion, 1981.

¹⁷ Sur ces deux logiques, voir P.-A. Taguieff, *La force du préjugé*, Paris, La Découverte, 1988 ; M. Wiewiorka, *L'espace du racisme*, *op. cit.*

¹⁸ W. J. Wilson, *The Truly Disadvantaged: The Inner City, the Underclass and Public Policy*, Chicago, University Chicago Press, 1987.

Il est tentant d'affirmer, par exemple, qu'un nationalisme malheureux, dominé et bafoué, ou en crise, est plus susceptible d'engendrer du racisme qu'un nationalisme confiant en lui-même, lié à une phase de conquête territoriale ou d'expansion économique. Mais cette idée se défait si l'on considère par exemple l'expérience coloniale, ou encore, plus précisément, le cas de l'Espagne à partir de la fin du XV^e siècle, quand la reconquête s'achève et que se développe l'aventure coloniale, et que d'un côté l'antijudaïsme traditionnel esquisse sa mutation vers l'antisémitisme, avec les statuts de pureté du sang, tandis que, d'un autre côté, on s'interroge sur l'humanité des Indiens d'Amérique et qu'on débat pour savoir s'ils ont ou non une âme.

Autant dire qu'il faut être très prudent, et construire un raisonnement suffisamment articulé pour pouvoir rendre compte de la grande diversité des expériences concrètes du racisme dans leur relation au nationalisme.

C'est pourquoi nous allons distinguer deux cas de figure, qui correspondent aux deux pôles principaux du nationalisme, selon qu'il est plutôt orienté vers la modernité et des valeurs universalistes, ou plutôt vers la tradition et l'opposition à la modernité.

3.1 Le nationalisme universaliste

Au moment où s'affirme un nationalisme moderne, celui-ci prend en charge la gestion interne de la collectivité qu'il représente, mais aussi sa place dans le monde, surtout s'il s'agit d'une grande puissance. Dans cette situation, le racisme peut trouver sa place aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, et sur un mode qui peut tout aussi bien être dominé par une logique d'infériorisation que par une logique différentialiste.

À l'intérieur, il s'agit d'abord d'assurer l'homogénéité culturelle de la nation, et donc de ne pas être entravé par le maintien de particularismes locaux ou régionaux. Parler de racisme est peut-être excessif lorsqu'un État central tend à broyer les langues et les cultures minoritaires, ou à les réduire à un folklore, comme ce fut le cas notamment dans la France républicaine, où l'école des "hussard" de la République ou la conscription, au tournant du siècle dernier, assurèrent l'homogénéisation du corps social¹⁹. Mais comment être indifférent à la critique de l'État-nation, telle qu'elle peut être formulée, dans le monde contemporain, par les militants de mouvements nationalitaires dénonçant l'ethnocide culturel dont leur nation a été victime dans le passé, en France notamment, pour poursuivre avec le même exemple, mais pas seulement-là? Les cultures minoritaires, dans la phase de formation des grands États-nations ont été laminées dans que leurs membres soient véritablement racisés, mais cette destruction s'est souvent accompagnée d'un

¹⁹ Par exemple E. Weber, *La fin des terroirs*, Paris, Fayard, 1983.

mépris et d'une violence symbolique qui ne sont pas toujours éloignés du racisme différentialiste.

Toujours à l'intérieur, le développement économique de la nation, surtout dans l'ère postcoloniale, peut exiger une main-d'œuvre qu'il faut importer, et à qui sera alors souvent imposée une situation socio-économique qui relève vite d'un racisme d'infériorisation. L'immigration, aussi longtemps qu'elle est de travail, et non de peuplement, pour reprendre le vocabulaire du rapport Hessel²⁰, assure la croissance, et peut solder par une intégration qui minimise la portée du racisme. Mais celui-ci peut se révéler redoutable, affirmation par exemple de couches sociales qui veulent marquer un statut racial supérieur quand leur statut social est menacé, volonté de se protéger sur le marché du travail.

À l'extérieur, la nation universelle peut tout aussi bien se construire et s'étendre en s'adossant sur un racisme qui peut lui-même combiner les logiques d'infériorisation et de différenciation. Le colonialisme, en particulier, repose sur une conscience nationale qui souvent méprise les peuples colonisés soit pour tenter de les faire entrer dans la modernité, soit pour les tenir à distance, voire les détruire. L'infériorisation n'exclut pas l'idée, en effet, qu'en mettant les peuples colonisés au travail, on leur apporte aussi la raison, le progrès, la modernisation économique, la santé, la médecine, l'éducation, elle combine alors le mépris ou la condescendance, et la brutalité de l'exploitation. La différenciation consiste pour l'essentiel à écraser les résistances et à détruire les groupes les plus récalcitrants, ou ceux dont on considère qu'ils ne sont qu'un obstacle à l'expansion. Comme l'a très bien dit Albert Memmi, la formation de la Nation américaine a d'un côté détruit les Indiens — et de ce point de vue fonctionné sur un mode différentialiste — et d'un autre côté infériorisé les Noirs, réduits longtemps à l'esclavage²¹.

Contrairement à une idée courante, le racisme de la nation universelle ne se réduit donc pas à une logique d'infériorisation, il comporte aussi une forte virtualité de différentialisme. Il lui faut, tout à la fois, broyer ou réduire les résistances, et assurer une expansion économique qui passe par l'exploitation de groupes racisés, détruire ou réduire les cultures qui entravent son expansion, et arguer d'une différence raciale pour inférioriser ceux sont nécessaires au renforcement de son économie et de sa puissance.

3.2 Le nationalisme antimoderne

Plus une conscience nationale est malheureuse, en crise, objectivement ou subjectivement menacée, et plus elle tend à se refermer sur elle-même, pour en

²⁰ Commissariat général du plan, *Immigrations: le devoir d'insertion*, Paris, La Documentation Française, 1988.

²¹ A. Memmi, *Le racisme*, Paris, Gallimard, 1982, p. 71.

appeler à des spécificités qui la détachent de la modernité et de ses valeurs universelles puis, à la limite, l'y opposent.

Le racisme, qui se développe alors éventuellement, ne saurait prendre un tour inégalitaire. Il s'en prend en priorité à ceux qui symbolisent la modernité, et qui deviennent, selon le procédé classique du bouc émissaire, la cause des maux qui affectent la nation.

Depuis plus d'un siècle, les Juifs ont constitué la cible prioritaire, dans le monde entier, mais surtout en Europe, de ce racisme antimoderne, qu'il s'agisse de l'étranger tel que l'a décrit Georg Simmel, celui qui tout en étant là, *hic et nunc*, est aussi ailleurs, et qui incarne l'abstraction de relations économiques et financières internationales, et le cosmopolitisme culturel²², ou, différemment, du juif assimilé, celui qui se fond dans la communauté nationale, cesse d'être visible, et qui en fait, par les positions qu'il occupe dans l'économie ou la culture, constitue le vecteur supposé de la modernité destructrice de la nation.

L'antisémitisme comme expression de la crainte de la modernité n'a pas besoin de Juifs réels, visibles, pour se déployer, il fonctionne très largement sur le mode du fantasme et de la rumeur, comme l'a montré Edgar Morin au sujet de la rumeur d'Orléans, cette ville de province réagissant à l'intrusion de la modernité culturelle portée par le mouvement de mai 1968 et le féminisme en accusant quelques commerçants juifs de droguer à leur insu leurs jeunes clientes avant de les expédier dans des réseaux de prostitution²³. Il peut même fonctionner sans Juifs, comme on le constate depuis les années soixante-dix dans plusieurs pays d'Europe centrale²⁴.

Mais les Juifs ne constituent pas la seule cible d'un racisme différentialiste antimoderne, adossé sur l'appel à la nation ou à la religion dans ce qu'elles présentent de plus traditionnel. Dans de nombreuses sociétés contemporaines, en effet, on assiste à la montée d'un racisme de ce type, et qui s'en prend prioritairement à des populations issues de l'immigration, et perçues comme une menace pour la culture et la nation.

Ce phénomène n'est pas réductible, dans ses sources les plus profondes, à l'antisémitisme qui dénonce l'étranger ou l'assimilé, même s'il s'y amalgame parfois, par exemple dans les constructions idéologico-politiques des extrêmes droites européennes. Il procède de processus complexes, dans lesquels s'associent des attitudes favorables à la modernité, mais déçues ou inquiètes, et des attitudes qui lui deviennent hostiles. C'est pourquoi il prend généralement la forme

²² G. Simmel, "Digressions sur l'étranger", dans Y. Grafmeyer et I. Joseph (dir.), *L'École de Chicago*, Paris, Aubier, 1990.

²³ E. Morin, *La rumeur d'Orléans*, Paris, Seuil, 1969.

²⁴ Pour une analyse de l'expérience de l'antisémitisme en Pologne, voir M. Wiewiorka, *Les Juifs, la Pologne et Solidarnosc*, Paris, Denoël, 1984.

syncrétique d'un national-populisme, formule intermédiaire et originale, qui propose une synthèse paradoxale des deux figures du nationalisme qui viennent d'être évoquées.

3.3 Le national-populisme

Le populisme est toujours un effort pour intégrer le passé et le futur, quitte à sauter par-dessus le présent, il est un appel à l'identité, à la culture, à la tradition historique, et une volonté de se projeter vers l'avenir²⁵. Il est parfois aussi une tentative d'intégrer la classe et la nation, et ne revêt pas nécessairement les formes sombres auxquelles son nom est aujourd'hui majoritairement associé. Qui pourrait, par exemple, mettre sur le même plan les populistes russes décrits par Franco Venturi dans son ouvrage classique²⁶, ces intellectuels qui voulaient aller au peuple et préparer la révolution, et les idéologues qui se réclament aujourd'hui, dans la même Russie, d'un antisémitisme forcené qui se mêle à la nostalgie des garanties qu'apportait l'ancien système?

Le national-populisme est une variante du populisme le plus sombre, qui confère à l'identité nationale un poids considérable. Il intègre, ou plutôt il fusionne en un même discours la référence à la nation, traitée sur un mode différentialiste, la critique de l'État, la dénonciation de la classe politique et des intellectuels, et un racisme qui s'en prend, selon la situation, aux minorités ethniques, aux immigrés, aux Juifs et à tous ceux qui mettent en cause l'image d'une collectivité homogène.

Le national-populisme est en fait, dans ses manifestations concrètes, un ensemble aux contours généralement mal dessinés, un magma que ne perturbent guère ses contradictions internes, et qui s'alimente, en secteurs populaires, de problèmes sociaux non traités comme tels. C'est ainsi, en particulier, qu'il vient aujourd'hui, dans de nombreux pays, combler mythiquement le vide qui se crée entre les progrès de la raison, les forces du marché, les stratégies des grandes entreprises, les logiques financières et économiques internationales d'un côté, et la culture, la subjectivité, les références à des identités perdues ou menacées, qui se lèstent de la perte ou du manque de repères qu'apportent, en d'autres temps, la participation à la vie moderne. Le national-populisme est alors lourd d'un déficit, réel, menaçant ou fantasmé, qui tient à des phénomènes de chute ou d'exclusion sociale. En lui se résolvent les frustrations, la rage, la peur qui tiennent à la perte de statut, à l'insuffisance de garanties sociales, à la crise de l'État-providence, à la pauvreté, la misère, la marginalisation par rapport à l'emploi et à la consommation, ou leur risque. Il est une sorte de surcharge du national par des problèmes sociaux qui ne sont pas ou plus gérés par le système politique, il

²⁵ A. Touraine, *La voix et le regard*, Paris, Seuil, 1978.

²⁶ F. Venturi, *Les intellectuels, le peuple et la révolution*, Paris, Gallimard, 1972 (2 vol.).

constitue une activation des repères identitaires, à commencer par ceux qu'offre la nation, lorsque les repères sociaux se brouillent ou se défont. On le rencontre aussi bien dans les sociétés postcommunistes, où il permet le mariage paradoxal de la nostalgie du régime antérieur avec le nationalisme le plus fermé, que dans les sociétés occidentales, où il se crispe sur une demande d'ordre et de réaffirmation de l'identité nationale informée par la dualisation de la société, et la peur ou la réalité de se retrouver du mauvais côté de la société duale.

Le national-populisme entretient un rapport ambigu à la modernité. D'un côté, il témoigne d'un désir d'y participer, il la valorise, mais d'un autre côté, ce désir est si vain, ou semble si irréaliste qu'il se retourne en son contraire, en un nationalisme différentialiste qui s'y oppose. C'est pourquoi le racisme sur lequel il débouche si souvent est lui-même complexe et contradictoire. Il peut en effet demander qu'on infériorise l'Autre, l'immigré, le Noir, qu'on le maintienne au plus bas de l'échelle sociale, il prend l'allure d'un racisme de "pauvres blancs" d'autant plus actif que la conjoncture économique est mauvaise ou le marché du travail rétréci, il peut alors aussi réactiver un mépris universaliste nostalgique d'un passé d'infériorisation de l'Autre, celui qui, par exemple, était avant-hier un colonisé dominé et exploité, hier un travailleur immigré, et qui désormais aurait retourné en sa faveur les anciens rapports de domination. Mais il peut aussi s'affirmer résolument comme antimoderne, et purement différentialiste, demander l'expulsion des immigrés, n'y voir qu'une menace pour la culture et la nation, ou dénoncer les Juifs pour la modernité anonyme et destructrice qu'ils sont supposés représenter et piloter.

Le national-populisme n'est pas seulement une combinaison contradictoire et instable, c'est aussi une formule qui ne se transcrit pas facilement en action, sinon en discours et en projets politiques qui peuvent exercer une réelle pression sur le pouvoir politique, mais qui s'avèrent sans prise sur le réel s'il anime un gouvernement, comme ce fut si souvent le cas en Amérique latine. Il résout mythiquement les problèmes sociaux, il ne les traite pas. Et plus son caractère mythique devient insupportable face à la réalité vécue, plus il est tenté par une radicalisation dans laquelle il tend à se désintégrer et à laisser se dissocier des éléments exacerbés de pur nationalisme, mais aussi d'un racisme beaucoup plus actif. Nous l'avons observé en France, dans une recherche menée avec un groupe d'habitants d'un quartier de Marseille²⁷: le national-populisme y contenait un racisme encore prudent, qui ne prend une certaine ampleur que lorsqu'il entre en crise et se défait parce que ces habitants sont mis en posture de passer du discours, impuissant, à une action susceptible de régler leurs problèmes de voisinage avec des Gitans sédentarisés.

²⁷ M. Wiewiorka *et al.*, *La France raciste*, Paris, Seuil, 1992.

Conclusion

Ainsi, il est bien trop simpliste d'associer d'un trait de plume nationalisme et racisme. Les deux phénomènes sont toujours dans une relation virtuelle, et non inéluctable, et les modalités de cette relation dont elles-mêmes relativement diversifiées.

Mais elles s'inscrivent, comme nous avons essayé de le montrer, dans un espace théorique que structurent des couples d'opposition et des distinctions conceptuelles qui définissent un ensemble d'outils analytiques à partir desquels il est possible d'engager l'étude d'expériences concrètes.

Michel WIEVIORKA
 Directeur d'Études
 École des hautes études en sciences sociales
 Paris

Résumé

Après avoir indiqué qu'il vaut mieux associer les catégories de nationalisme et de racisme, plutôt que celles de nation et de race, l'article construit l'espace analytique du nationalisme, puis celui du racisme. Il met ensuite en relation nationalisme et racisme, soulignant les risques qu'il y a à proposer des raisonnements trop rapides, ou une théorisation trop générale.

Mots-clés: nation, nationalisme, race, racisation, conscience nationale, modernité, identité, culture, idéologie, ethnicité, différence.

Summary

This article first argues for the association of the categories of nationalism and racism, rather than those of nation and race. It then constructs theoretical frameworks for the respective analyses of nationalism and racism. It then proposes to analyse the relationship between nationalism and racism, emphasizing the respective risks of too general or over-hasty theorizations.

Key words: nation, nationalism, race, racialization, national consciousness, modernity, identity, culture, ideology, ethnicity, difference.

Resumen

Luego de sugerir que es más apropiado asociar las categorías de nacionalismo y racismo que aquellas de nación y raza, el presente artículo construye sucesivamente

los espacios analíticos del nacionalismo y del racismo. Se establece entonces la relación entre ambas categorías, subrayándose los riesgos que implica proponer razonamientos superficiales o una teorización demasiado general.

Palabras claves: nación, nacionalismo, raza, racialización, conciencia, nacionalismo, modernidad, identidad, cultura, ideología, etnicidad, diferencia.